



"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, primordiale Romane et bonjour à vous, auditoire si cordial. Le comptable de *Manipulation* apprenait à nager en eaux troubles tandis qu'une enseignante effectue une plongée dans un douloureux passé, d'où jaillira in fine *La vie devant ses yeux*, à l'écran depuis mercredi dernier.



Deux adolescentes inséparables menaient une scolarité ordinaire au lycée de Briar Hill, en Nouvelle-Angleterre, jusqu'au jour où l'un de leurs condisciples ensanglanta l'établissement sans crier gare. Quinze ans plus tard, à la veille de la commémoration de ce cruel événement, **Diana** ne cesse de songer à la tragédie qui lui ravit à tout jamais son amie. Bourrelée de regrets, la malheureuse perd bientôt pied. Souvenirs et hallucinations ne tarderont guère toutefois à faire éclore une vérité enfouie dans le silence. Le tueur a ses raisons que l'oraison ne connaît point...

L'insolente avait rendez-vous avec l'insolite. Là réside le sujet du deuxième long métrage de **Vadim Perelman**, adapté d'un roman à succès rédigé par **Laura Kasischke**. Sa mise en scène, habile à réunir une gracilité laiteuse et une délicatesse éthérée, force du reste l'estime. Eclairages avantageux et couleurs soutenues transfigurent à cet égard une nature complice, appelée à retrouver en la circonstance le rôle de refuge et de reflet autrefois octroyé par la littérature romantique. La forêt finale arbore pour sa part des allures d'éden crépusculaire, le générique floral évoque un kaléidoscope soyeux et l'eau miroite d'une symbolique duale, entre dérives aquatiques, tendres ou macabres, et répits amniotiques.

Même les peintures de **Gauguin** risquent ça ou là quelques apparitions distinguées, l'héroïne à la culpabilité obstinée briguant sans doute la vanité des vahinés. Ajoutons que la musique vaporeuse de **James Horner**, en parfaite adéquation avec le climat entretenu, séduit l'ouïe. Une telle fiction bénéficie de surcroît d'une interprétation sensible et sûre, dominée par **Uma Thurman** qui excelle dans le trauma et le tourment.

Il n'en demeure pas moins que l'émotion suscitée ne parvient jamais à maturité, comme si le réalisateur craignait de sombrer dans la complaisance. Pour autant, le drame trahit sporadiquement une certaine naïveté, ainsi qu'en témoignent les propos d'un professeur au sujet de l'endurance du cœur. Déplorons en outre que le fantastique peine à s'affirmer, le récit recourant au surnaturel avec timidité. L'épilogue, confus et allusif, ne saurait enfin convaincre, car il voue le spectateur à un doute lancinant. L'adaptation aurait-elle perdu ses moyens tout au bout du chemin ?

Avant d'aller plus loin, assistons comme le titre nous y invite à une visite chez l'ophtalmologiste : "**Ophélie**, que voyez-vous ? / - (Timbre aigu) Un oméga, un eszett... ah, il y a aussi un chapeau. / - Est-ce le nerf ou l'élève ? Qu'importe, je vous prescris dès à présent des lunettes à double noyée."

Effaré, efféminé mais effiloché, *La vie devant ses yeux* draine un treize et demi. Certes, une telle œuvre associe pudeur et hauteur. Elle possède par ailleurs une narration soignée, tout en faisant avec dextérité l'apologie de l'imagination. Cependant, son style précieux se révèle parfois moins lumineux qu'ampoulé. L'obscur dénouement affaiblit quant à lui le récit, car il trahit la myopie d'un scénario inaccompli. Dès lors, face à ce final fatal, l'iris s'irrite, la rétine rumine et la pupille fait de la résilience.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.